



Le meunier fut mandé au château. — Page 301. col. 1.

sonne. Ces jours-là, le meunier, qui ne répondait à aucune question, se frottait les mains et avait l'air de sourire toute la journée.

Pulchérie écrivait quelquefois; elle exprimait ses regrets de ne pas voir son oncle et sa tante; les affaires de son mari ne lui permettaient pas de venir en Normandie, et il ne voulait pas qu'elle voyageât seule. Elle paraissait triste, quoiqu'elle parlât toujours de son bonheur, et madame Dorothee disait souvent: « On ne me trompe pas: nous avons tout perdu, et nous n'avons pas même la consolation d'avoir fait le bonheur de Pulchérie! C'est notre plate vanité qui a monté la tête à cette malheureuse enfant. Nous avons été si fiers de voir un comte à notre table, nous avons si sottement loué tout ce qu'il faisait, que nous avons fini par monter la tête à cette pauvre fille, et, aujourd'hui, elle paye tout cela bien cher. »

Sur ces entrefaites, madame Malais vint à mourir. Cette fois, Pulchérie vint à son enterrement avec son mari. Elle était triste à faire peine; mais comme elle avait un sujet de chagrin légitime dans la perte de sa bienfaitrice, on n'en put pas tirer tout à fait la conséquence qu'elle n'était pas heureuse dans son ménage. Ils restèrent quelques jours après l'inhumation; le comte venait souvent voir le meunier; il eut de longues discussions avec M. Malais; il voulait, dit-on, lui faire signer des papiers; M. Malais ne voulait pas, puis il finit par céder. Alors le meunier fut mandé au château, où il alla pendant plusieurs jours de suite.

Tout le monde voyait bien qu'il y avait des avaries, et que mon cousin Éloi y était pour quelque chose; mais, quand on lui faisait des questions, il ne répondait pas, ou bien il vous faisait des questions sur des choses auxquelles il savait bien qu'on ne voulait pas répondre.

Je ne vis Pulchérie qu'une fois; elle vint m'embrasser avant de partir pour Paris. Elle paraissait triste et était fort changée.

Si mon cousin Éloi ne dit rien, il y a quel-

qu'un qui n'en sait pas tant, selon les apparences, mais qui dit tout ce qu'il sait, et peut-être même un peu davantage; c'est maître Épiphane, qui n'est plus clerc; tout à coup il est devenu l'ami du meunier, il ne sortait plus du moulin. On prétend qu'Éloi l'a employé à des affaires avec le mari de Pulchérie. Toujours est-il qu'il a disparu quelques mois après avoir quitté son école, et, quand il est revenu, c'était un gros monsieur; il s'est fait huissier; on a dit cent choses sur cette fortune inouïe; de maître d'école, devenir huissier! Sa femme, à présent, met des chapeaux; il n'y a plus de concurrence pour les bains de mer, c'est Désirée qui les dirige.

Maître Épiphane dit que le meunier tient aujourd'hui presque toute la fortune des Malais, et qu'il aura le reste quand il voudra. Il dit aussi qu'Éloi Alain a, depuis sa jeunesse, une vengeance à exercer contre les Malais, qu'il tient M. Malais au bout de sa ligne, et que, s'il ne les tire pas tout à fait hors de l'eau, c'est que ça l'amuse de le voir se débattre; mais, ajoute maître Épiphane, M. Malais a l'hameçon dans le gosier, il ne s'échappera pas.

Cependant j'ai peine à croire que mon cousin Éloi soit devenu si riche, et M. Malais si pauvre; ils n'ont rien changé ni l'un ni l'autre dans leurs habitudes. M. Malais a toujours son cheval et sa voiture, il a renvoyé quelques domestiques, à ce qu'on raconte, mais il dit que c'est parce qu'il a peur d'être volé, que, depuis la mort de sa femme, il ne reçoit plus de monde; et la peur d'être volé n'indique pas un homme ruiné.

Il n'a plus qu'un seul domestique borgne qui n'est pas du pays, qu'on n'a pas vu arriver, qui ne sort jamais et qui ne cause avec personne. Les fournisseurs de la maison apportent au château moins qu'autrefois; cela se comprend, puisqu'on ne reçoit plus personne depuis la mort de madame Dorothee.

M. Malais est toujours bien mis; on le voit dans la même voiture, avec son même cheval toujours bien harnaché; il va de temps en temps se

promener en voiture jusqu'à Caen ou jusqu'à Honfleur, et il donne toujours quelque chose aux pauvres qu'il rencontre.

Pendant ce temps, mon cousin a toujours ses vieux habits d'il y a trois ans, auxquels il fait remettre des pièces qu'il prétend être de la même couleur, parce que ce sont des morceaux du même coupon de drap qu'il a gardés dans un tiroir, pendant que les habits s'usaient au soleil, à la poussière et à la pluie; il n'a que son vieux bidet pour le service du moulin; il prise dans la tabatière d'autrui, et fume le tabac qu'on lui donne; il se plaint toujours de la dureté des temps, et se refuse à chaque instant des choses dont on voit qu'il a envie.

Quand on lui doit un peu d'argent, et, Dieu merci, nous ne lui devons plus, on dirait toujours qu'il attend après ce remboursement pour avoir du pain; il vient souvent par hasard au moment du retour de la pêche, et il tourne tout autour du poisson, il le trouve si beau, si rond, si épais, si frais; il y goûte tant des yeux, qu'il est impossible de ne pas lui dire d'en emporter un ou deux.

Quand il boit un pot de cidre avec quelqu'un, il est si long à chercher de la monnaie, que celui qu'il a invité est souvent forcé de payer; jamais il ne donne rien à personne et on a remarqué beaucoup, lorsque tu as disparu, ce qui a semblé lui faire un vrai chagrin, qu'il a dit: « Si c'est pour de l'argent qu'il est parti, je lui en aurais donné. » Il est vrai qu'il a ajouté: « Un peu. » Et cela, c'était avant le temps où on prétend qu'il a gagné toute la fortune des Malais. »

Le frère et la sœur s'aperçurent alors qu'il était tard; ils retournèrent au moulin, mais il n'y avait plus de lumière.

Depuis longtemps déjà, Tranquille et Pélagie étaient répartis pour Dive, croyant leurs enfants couchés. Bérénice entra. Onésime dit qu'il n'avait pas encore sommeil. Il alla errer autour du château.

Il aurait voulu voir de loin la chambre de Pulchérie, d'où il s'était échappé si malheureux il y a trois ans; mais tout était dans l'obscurité.